

UNE FAMILLE DE BRÉTIGNOLLES

VICTIME DE LA GRANDE GUERRE

Pascal Hérault

Le 28 juin 1919, le Traité de Versailles met fin à la guerre entre la France et l'Allemagne. On devine le soulagement de la population dans le bocage bressuirais, sa joie même, après la terrible hécatombe. Depuis l'armistice du 11 novembre 1918, il est vrai, les combats ont cessé et le fils ou le mari encore mobilisé ne risque plus la mort, même si les ravages de la « grippe espagnole » peuvent encore entretenir l'inquiétude.

Les hommes commencent à revenir de la zone des armées. Dès le 15 décembre 1918, Joseph Bellion qui était prisonnier en Allemagne a été rapatrié. Ayant reçu une « permission de 60 jours », il a passé les fêtes de Noël et du nouvel an à Brétignolles et, depuis le 20 février 1919, « en sursis » il peut exercer la profession de « charpentier¹ » dans le bourg. Il se marie très peu de temps après la signature de la paix : le mardi 15 juillet 1919. Deux raisons d'être joyeux ! Mais la mariée, Marie Blais, a-t-elle autant de raison de se réjouir ? Car à ses noces, sa famille est loin d'être au complet.

¹ Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre matricule R 667/3, n°1182.

Bien sûr, il y a ses deux frères : le plus jeune, Henri², épargné par la tourmente et l'aîné Louis qui, blessé au combat, a été amputé. Du moins est-il revenu vivant. Ce n'est pas le cas de ses trois autres frères, Antonin, Eugène et Paul Blais, morts durant le conflit. Dans le cimetière, leurs tombes bien visibles depuis l'allée centrale montrent leur visage sur de petits médaillons. La sœur de l'épouse, Joséphine Blais, est venue seule avec ses deux très jeunes enfants, car son mari Séraphin Garreau a lui aussi disparu.



Sur cette photographie prise dans le cimetière de Brétignolles sont visibles les tombes d'Antonin (la première), de Paul (la cinquième) et d'Eugène Blais (la sixième). *Cliché de l'auteur.*

À cette liste macabre pourrait être ajouté le nom d'un cousin proche Joseph Blais, lui aussi victime de la Grande Guerre.

Blessure ou décès dans les tranchées, à l'hôpital, en mer ou bien en convalescence à la maison, maladie ou invalidité ; autant de cas qui, par leur variété, illustrent toute l'horreur vécue entre 1914 et 1918 par cette famille Blais. *A priori*, l'histoire

de leur souffrance est impossible. Ces hommes n'ont laissé aucun écrit même s'ils n'étaient pas analphabètes ; pas de lettres retrouvées, ni de carnets intimes conservés – ont-ils existé ? – pour connaître leurs tourments³. Alors restent les documents des autorités locales – du curé ou du maire – et surtout les sources militaires, aujourd'hui aisément consultables. Parfois, on le verra, elles permettent d'approcher au plus près ces « poilus », de retrouver assez précisément leur quotidien au front ou à l'arrière, et d'imaginer leur terreur dans la tranchée bombardée par l'artillerie ennemie, l'effroi de la noyade inéluctable quand le bateau coule, ou bien l'ambiance mortifère de l'hôpital. Tourments qui confèrent à l'avant-guerre un parfum de nostalgie. C'est d'ailleurs à la « Belle époque » que l'on

² Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre d'État civil de Brétignolles, mariage le 15 juillet 1919. Henri Blais est témoin au mariage de sa sœur Marie.

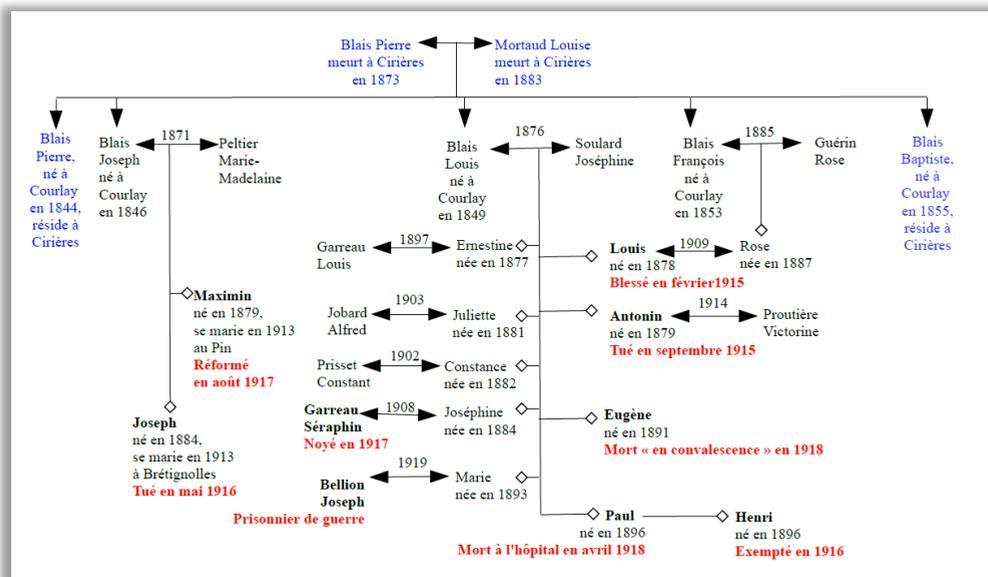
³ Sur la « souffrance du corps » lire par exemple les pages 60-70 du remarquable article de Dominique LENNE, « Jean GALLARD. Paysan, meunier, soldat de la Grande Guerre (1914-1918) », *Revue d'Histoire du Pays Bressuirais*, 2015, bulletin n°72, p. 5-91.

repousse le cimetière en dehors du bourg ; il est installé en périphérie après 1900⁴. Alors la vie l'emporte sur la mort à Brétignolles. La population atteint un sommet. Dans ce monde agricole, le rythme de la vie quotidienne est à peine bousculé par de petits événements notables : un mariage ici ou bien là un départ au service militaire.

I - LA FAMILLE BLAIS AVANT 1914

L'installation de la famille à Brétignolles après 1870

Originaire de Courlay, la famille Blais s'installe à Cirières, à La Brechatière, dans la seconde moitié du XIX^e siècle. Les grands-parents des « poilus » ont cinq garçons : l'aîné et le plus jeune, Pierre et Baptiste, restent à Cirières, mais les trois autres viennent vivre à Brétignolles : Joseph, Louis



Arbre généalogique simplifié de la famille Blais de Brétignolles.

⁴ HERAULT Pascal, « La construction d'un bourg dans le Bocage bressuirais : l'exemple de Brétignolles (XIX^e- milieu XX^e siècle) », *Revue d'Histoire du Pays Bressuirais*, 2009, bulletin n°60, p. 31-61.

et François⁵. Et chacun fonde un ménage dans les années qui suivent la guerre franco-allemande de 1870.

En 1871, le « cultivateur » Joseph Blais épouse Marie-Madeleine Peltier, la fille d'un charpentier⁶, et vient habiter à côté de son beau-père dans le bourg de Brétignolles⁷.

En 1876, son frère Louis Blais épouse Joséphine Soulard⁸. Le père de la mariée, François Soulard, résidant à La Faye, exerce la profession de « hongreur⁹ » ; spécialisé dans le soin des animaux, cet homme se présente aussi comme un « treteur de bestiaux¹⁰ » ou bien encore un « vétérinaire¹¹ ». À La Faye, qui connaît dans la deuxième moitié du XIX^e siècle d'importantes transformations –



Ci-dessus : la maison de Louis Blais à La Faye.
Cliché de l'auteur.

Ci-contre : Louis Blais et Joséphine Soulard.
Photographie non datée. Coll. famille Humeau.

Dans l'album familial, au-dessus de la photographie, il y a la mention manuscrite marginale : « dissident anticlérical ». C'est possible dans la mesure où Louis et ses frères sont nés à Courlay, bastion de la Petite Église.



⁵ Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre d'État civil de Courlay, respectivement nés en 1846, 1849 et 1853.

⁶ Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre d'État civil de Cirières, mariage le 14 novembre 1871.

⁷ Arch. Dép. Deux-Sèvres : recensements de Brétignolles en 1876, p. 5 ; en 1881, p. 2 ; en 1886, p. 4.

⁸ Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre d'État civil de Brétignolles, mariage le 18 janvier 1876.

⁹ Arch. Dép. Deux-Sèvres : recensement de Brétignolles en 1876, p. 11 et 12.

¹⁰ Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre d'État civil de Brétignolles, naissance du fils aîné de François Soulard, Eléonor, le 17 janvier 1852.

¹¹ Arch. Dép. Deux-Sèvres : recensement de Brétignolles en 1881, p. 17-19.

d'alignement notamment – par suite de la construction de la « grand-route », Louis Blais vient s'installer aux côtés de sa belle-famille et devient lui aussi marchand de bestiaux.

Reste le troisième frère Blais, François, venu un temps à La Faye¹², qui jette son dévolu sur Rose Guérin en 1885. Cette dernière, plus âgée que son fiancé, a cependant l'attrait d'une héritière puisque son vieux père, Pierre Guérin qui vit avec elle, est présenté comme un « propriétaire rentier » à Monconseil en 1886¹³. À cette date François Blais, qui s'est installé chez son beau-père, exerce lui aussi la profession de « marchand de bœufs ».

Par leur mariage, ces garçons ambitieux issus du monde agricole se hissent vers le commerce. De leur union naissent des familles qui vont être durement frappées par la Grande Guerre. François n'a qu'une fille prénommée Rose – sur laquelle nous reviendrons. Ses deux frères Joseph et Louis ont beaucoup d'enfants, respectivement sept et dix. Le premier a deux garçons prénommés Maximin et Joseph ; le second en a cinq : Louis, Antonin, Eugène et les jumeaux Paul et Henri, qui vont devenir de la « chair à canon » entre 1914 et 1918.



La caserne Tharreau. Carte postale du début du XX^e siècle. Coll. privée.

¹² Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre d'État civil de Brétignolles. À son mariage, le 16 novembre 1885, il est dit cultivateur à La Faye.

¹³ Arch. Dép. Deux-Sèvres : recensement de Brétignolles en 1886, p. 14. Pierre Guérin meurt le 12 mai 1894.

Service militaire et mariage à la « Belle époque »

À l'exception des deux jumeaux, plus jeunes, ces hommes font leur service militaire avant 1914. La Loi Freycinet, du 15 juillet 1889, avait réduit la durée du service à trois ans ; un tiers de chaque classe d'âge, cependant, ne faisait qu'un an, certains bénéficiant d'un heureux tirage au sort ou étant « dispensés », mais ces derniers devaient payer une taxe militaire destinée à compenser leur régime de faveur. Antonin Blais¹⁴ et son cousin Maximin¹⁵ font tous les deux leur service de novembre 1900 à septembre 1903 au 77^e régiment d'infanterie de Cholet, à la caserne Tharreau¹⁶. Le frère aîné d'Antonin a plus de chance. Sans doute tiré au sort, Louis Blais ne fait qu'une petite année d'armée de novembre 1899 à septembre 1900 au 114^e régiment d'infanterie basé à Parthenay¹⁷. Au terme de ce service sont-ils totalement libérés ? Pas tout à fait, car passés dans la réserve de l'armée d'active, ils sont obligés de faire de courtes périodes d'exercices militaires avant 1914¹⁸.

Le service transforme l'adolescent en « homme ». C'est une « coupure forte avec la découverte de la ville – Cholet ou Parthenay en l'occurrence - de ses boutiques et, pour beaucoup, l'initiation sexuelle¹⁹. » Revenus à Brétignolles, il faut envisager le mariage.

Photographie de Louis Blais vers 1900 ?

Coll. famille Humeau.

Dans l'album familial, cette photographie porte la mention manuscrite « Eugène ». C'est vraisemblablement une erreur, car le col de l'uniforme mentionne le 114^e régiment d'infanterie de Parthenay. Or Eugène Blais, nous le verrons, n'a pas fait son service militaire dans ce régiment, contrairement à son frère aîné Louis Blais en 1899-1900.



¹⁴ Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre matricule R 657/3, n°1382.

¹⁵ Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre matricule R 657/3, n°1378.

¹⁶ Le 77^e régiment d'Infanterie arrive en 1882 à la Caserne Tharreau et contribue à la prospérité de Cholet. Il compte 3 000 soldats, 200 sous-officiers et officiers à demeure, que viennent compléter de nombreux réservistes séjournant à l'automne et au printemps. Les bâtiments comprennent aussi des écuries. Le 77^e quitte définitivement Cholet le 1^{er} janvier 1924.

¹⁷ Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre matricule R 656/4, n°1756.

¹⁸ Ils font deux périodes d'exercices militaires au 114^e régiment d'infanterie : Maximin BLAIS en août-septembre 1906 et octobre 1908 ; Antonin BLAIS en 1906 et 1909 ; Louis Blais en 1905 et 1908.

¹⁹ PROST Antoine, *Si nous vivions en 1913*, Paris, Grasset/Radio France, 2014, p. 117.

Durant les vingt années qui précèdent la Grande Guerre, de nombreux enfants de Louis Blais, époux de Joséphine Soulard, se marient. Quand ils convolent, les hommes sont plus âgés : Louis a 31 ans²⁰ et Antonin 35 ans. Les femmes sont un peu plus jeunes : Constance a 19 ans²¹, Ernestine 20 ans²², Juliette 21 ans²³, Joséphine 24 ans²⁴ et Marie 26 ans. Le mariage de Joséphine a sans doute posé quelques problèmes et fait un peu jaser à Brétignolles...

Fille célibataire, Joséphine Blais tombe enceinte en août 1907. Qui est le père ? Un homme d'un mètre et 61 centimètres aux poils - cheveux et sourcils - bruns, comme ses yeux. Son visage « ovale » porte un front « haut », une bouche « moyenne », un « petit » nez et un menton « rond ». Tel apparaît, sur le registre de recrutement militaire, le séducteur de Joséphine qui se nomme Séraphin Garreau²⁵. C'est le cousin de Louis Garreau qui a épousé en 1897 Ernestine Blais, la sœur aînée de Joséphine.

L'histoire de Séraphin Garreau ne manque pas d'intérêt. Le registre matricule indique que ce jeune homme est « boulanger » à Combrand. L'initiation à ce métier précède le service militaire. En 1901, à 19 ans, il était toujours à la ferme familiale²⁶, L'Aubouinière, commune de Combrand, où il est né le 22 juillet 1882. Peut-être a-t-il fait ses premiers pas dans la boulangerie de Ferdinand Guet, signalé dans les recensements de 1901 et de 1906²⁷ ? Comme son futur beau-frère, Antonin Blais, Séraphin Garreau fait trois années de service militaire de la fin de l'année 1903 à l'automne de 1906. Il ne profite donc pas de la loi de 1905 qui réduit la durée du service à

²⁰ Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre d'État civil de Brétignolles, mariage le 23 août 1909.

²¹ Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre d'État civil de Brétignolles, elle épouse Constant Prisset en février 1902. Elle meurt dès 1903 quand elle met au monde sa fille Marcelle.

²² Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre d'État civil de Brétignolles, elle épouse Louis Garreau en septembre 1897.

²³ Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre d'État civil de Brétignolles, elle épouse Alfred Jobard en janvier 1903.

²⁴ Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre d'État civil de Brétignolles, elle se marie le 30 décembre 1908.

²⁵ Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre matricule R 660/4, n° 1982.

²⁶ Arch. Dép. Deux-Sèvres : recensement de Combrand en 1901, p. 31.

²⁷ Arch. Dép. Deux-Sèvres : recensements de Combrand ; en 1901, p. 6 ; en 1906, p. 9. En 1901, le boulanger Ferdinand GUIET a comme « ouvrier » Paul BONDU âgé de 19 ans et en 1906 Antoine MARCHAND de 16 ans. À la première date Séraphin est encore à la ferme familiale, à la seconde il est déjà parti pour le service militaire. Il a donc très bien pu exercer entre ces deux jeunes hommes.

deux ans²⁸. Le jeune homme quitte son bocage bressuirais pour Lyon où se trouve la 14^e section des commis et ouvriers militaires de l'administration. Est-ce sa formation de boulanger qui a décidé l'institution militaire à l'orienter ainsi ? C'est possible. En septembre 1906, il rentre dans le bocage et rencontre rapidement Joséphine Blais.

Enceinte, Joséphine doit épouser Séraphin Garreau le 30 décembre 1908, deux mois avant l'accouchement ! Le mari qui a quitté Combrand est alors « boulanger à Bressuire ²⁹ ». Il est fort probable que le couple s'installe dans cette dernière ville car en septembre 1912, il réside encore à « Bressuire rue du Puy Gallard »³⁰. Pourtant Joséphine vient accoucher dans sa famille à La Faye, ou bien dans celle de son mari. Renée vient au monde à Brétignolles le 3 mars 1909³¹ et son frère Camille naît le 5 janvier 1912 à Combrand³². La boulangerie comme profession n'est pas un choix anodin quand on sait l'importance du pain dans l'alimentation populaire d'alors. Les paysans « trempaient la soupe (...) On plaçait dans une assiette

(...) des tranches de pain, souvent dur, sur lesquelles on versait un bouillon de légumes, avec parfois du lard, pour le ramollir. On trempait la soupe matin, midi et soir...³³. » Aliment de base, le pain confère au boulanger un rôle majeur dans la société rurale traditionnelle.



Mariage de Louis Blais et de Rose Blais en 1909.

Coll. famille Humeau

Six mois après le mariage de Joséphine Blais, c'est son frère aîné Louis qui convole en justes noces, le 23 août 1909³⁴. Est-ce un mariage arrangé ? Peut-être car Louis épouse sa cousine Rose Blais, de Monconseil, la fille unique du « négociant » François Blais et de Rose Guérin.

²⁸ PROST Antoine, *op. cit.*, p. 124.

²⁹ Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre d'État civil de Brétignolles.

³⁰ Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre matricule R 660/4, n°1982.

³¹ Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre d'État civil de Brétignolles.

³² Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre d'État civil de Combrand.

³³ PROST Antoine, *op. cit.*, p. 31-34.

³⁴ Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre d'État civil de Brétignolles. À ce mariage, le cousin Maximin Blais du bourg est témoin.

Enfin, c'est à la veille de la guerre, le 29 avril 1914 qu'Antonin Blais épouse Victorine Proutière³⁵. Pensait-il que le mariage lui éviterait la mobilisation en cas de conflit ? Les bruits de bottes se font-ils entendre jusqu'à Brétignolles ? En tout cas, ses deux cousins du bourg l'imitent : Joseph et Maximin Blais se marient en 1913, le premier le 28 janvier à Brétignolles³⁶, le second le 28 novembre au Pin³⁷.

II – L'ANNEE 1914 : LE COMBAT OU LA PLANQUE

Eugène Blais, encore célibataire, fait son service juste avant la guerre à partir du 10 octobre 1912, d'abord au 37^e régiment d'infanterie de Nancy, puis à partir d'octobre 1913 au 4^e régiment de zouaves³⁸. Est-il parti au Maghreb avant-guerre ? Ce n'est pas une certitude car si des bataillons se trouvaient effectivement au Maroc et en Tunisie (à Tunis et Bizerte), quelques troupes de ce régiment stationnaient à Rosny-sous-Bois près de Paris. Mobilisé en août 1914, il va très vite connaître l'horreur du champ de bataille, alors que ces deux frères et son cousin resteront, pour un temps, « planqués » à l'arrière.

Le baptême du feu d'Eugène Blais

Rassemblé à la mi-août 1914 près de Paris, le 4^e régiment de zouaves part en direction de la Belgique. Fin août, près de Charleroi, le régiment d'Eugène Blais connaît le baptême du feu, comme le raconte l'historique de ce régiment :

« Les populations belges nous ont fait un accueil chaleureux et nous saluent comme des sauveurs. Les Zouaves disent et répètent qu'il n'y a pas de danger et que les Allemands ne vont pas peser lourd. On les croit, on veut les croire. La bataille de Charleroi s'engage ! » Le 22 août, « un événement banal par la suite, mais sensationnel à cette heure, fut l'arrivée d'un biplan allemand qui survola la Division. C'était

³⁵ Mariage au Pin, signalé sur l'acte de naissance de Victorine Proutière aux Aubiers le 12 août 1880.

³⁶ Mairie de Brétignolles, registre d'État civil : Joseph BLAIS épouse Louise HAY.

³⁷ Mairie du Pin, registre d'État civil : Maximin BLAIS épouse Berthe BARRON.

³⁸ Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre matricule R 669/3, n° 1489.

déjà l'ennemi. Tous les hommes tirèrent avec frénésie. Les chefs de section commandaient des feux de salve. L'avion fut-il descendu ? Peut-être. Toutefois, cet incident eut pour résultat de faire sentir le besoin des tranchées. On en creusa à l'ouest et à l'est de Tarcienes (au sud de Charleroi) ; l'artillerie vint prendre position dans le village. On organisa des retranchements en avant des maisons ; et, sur le soir, le colonel fit passer l'ordre de se terrer. Ç'allait être la première veillée d'armes. Pour la première fois les Zouaves apprirent à reposer dans un trou, à y attendre l'ennemi. La guerre se présentait déjà à eux avec le caractère qu'elle devait avoir ³⁹».

« C'est dans ces conditions que le lendemain 23 août ils eurent à essayer le feu de l'artillerie allemande. Le tir commença vers sept heures. On riposta. Des hussards ennemis se montrèrent tout d'abord. Ils furent arrêtés par nos mitrailleuses. Les colonnes allemandes qui cherchaient à déboucher furent maintenues jusqu'au soir. Pourtant, à 19 heures, l'ennemi, supérieur en nombre, nous tourne par la gauche. Il faut songer à un repli, abandonner le talus provisoire édifié la veille et se reporter en arrière sous une fusillade violente qui bientôt part des premières maisons de Tarcienes. Les habitants épouvantés fuient en tous sens, gênent notre mouvement déjà si difficile. Beaucoup d'hommes tombent, néanmoins le repli se fait en bon ordre. Pour échapper aux balles, par instant, les Zouaves arrachent aux meules des gerbes de blé et s'en servent de boucliers. Ces gerbes mouvantes tombent, rougissent de sang, mais beaucoup se relèvent, bondissent, se couchent pour rebondir encore et peu à peu les sections se reforment ».

Le « soir au bivouac installé dans les champs, il y a des absents. De nombreux officiers sont blessés. Des Zouaves blessés gisent encore à la place où ils sont tombés. Le 23 août le 4^e Zouaves s'est battu merveilleusement. Mais la grande bataille de Charleroi est finie : elle est perdue. Malgré leur élan, nos troupes, débordées par des forces supérieures, doivent reculer ».

La retraite est décidée. Puis le régiment d'Eugène Blais participe à la bataille de la Marne en septembre. De fin octobre à Noël, la troupe regagne la Belgique, la Flandre, vers Ypres.

³⁹ *Historique du 4^e régiment de Zouaves*, pour les trois premiers paragraphes de cette page et l'extrait de la page suivante.

« Les journées qui suivent sont dures et pénibles, l'ennemi prépare sa grande attaque du 11 novembre. Après un bombardement d'une violence inouïe, les colonnes allemandes culbutent la première ligne anglaise (...). La situation est encore une fois critique. Les Boches n'ont pas passé cette fois encore (...). On vit littéralement dans l'eau et l'on enfonce jusqu'aux genoux dans les prairies inondées (...). L'ennemi est mordant, audacieux. Nous l'attaquons quand même. Il faut prendre la maison où s'abritent des mitrailleuses. Elle est prise, perdue et reprise encore (...). Dès le 9 décembre, tout le régiment est ramené au sud d'Ypres, vers Kruisstraat (...). Il est désigné pour occuper des tranchées (...). Jusqu'au 21 décembre, les bataillons se remplacent avec des semblants de repos dans les fermes bombardées (...). L'état de fatigue est considérable. Beaucoup sont malades. Le séjour dans l'eau, le froid, ont ébranlé les plus robustes (...). La journée de Noël, passée à Poperinghe, où circule déjà un bruit de grand repos, met tous les cœurs en liesse ».

Eugène Blais a survécu à ces premiers combats, mais durant ces quatre mois sans doute a-t-il déjà souffert, physiquement et moralement. Confronté à la terrible réalité de la guerre – car 1914 est l'année la plus meurtrière - dans le bruit, dans la terre et le froid, ce jeune homme de 23 ans est vraisemblablement déjà désabusé, dépité de n'être pas rentré à Brétignolles pour les labours ou les vendanges, comme on se le disait si légèrement cet été-là.

Les plaisirs de la chasse ou de la pêche

Les deux frères d'Eugène Blais, Louis et Antonin, et son cousin Maximin sont eux aussi mobilisés le 1^{er} août 1914. Mais parce qu'ils sont plus âgés, ils entrent tous les trois au 67^e régiment territorial d'infanterie. Les cinq classes des années 1895-1899 de l'arrondissement de Bressuire, auxquelles ils appartiennent, sont convoquées à Parthenay. Ces hommes de 35 à 39 ans, qui arrivent à la caserne Allard entre le 6 et 8 août, sont « habillés, armés et équipés ». Composé de 3 182 hommes, répartis en douze compagnies et trois bataillons, commandés par le lieutenant-colonel Baguerey, le régiment quitte la gare de Parthenay le 9 août, pour Thouars, Saumur, Tours, Orléans, Juvisy et Ivry. Comment les Blais de Brétignolles ont-ils vécu ces jours ? Peut-être pas si mal. « La tristesse causée par l'abandon du foyer » et les « idées noires » sont occultées par la pensée que

le régiment est destiné à « tenir garnison dans Paris ». Et puis, à chaque halte du train, il y a des vivats, des fleurs et des rafraîchissements. Sur les wagons, on peut lire, outre « vive la France », « train de plaisir pour Berlin »... Le moral reste à un « niveau très élevé » car on est persuadé que « jamais l'ennemi ne viendrait jusqu'aux portes de Paris ». Or les compagnies de 67^e régiment territorial d'infanterie sont cantonnées à l'est de la capitale, à Lagny-sur-Marne, Bussy-Saint-Georges, etc. Enfin, on cache la réalité, notamment « les pertes énormes (...) subies à Charleroi⁴⁰», où se trouve justement le 4^e régiment de zouaves d'Eugène Blais.

La territoriale a la réputation d'être une planque. D'ailleurs les auteurs de *l'Historique* de ce régiment, conscients de ces préjugés, affirment dès les premières pages que leur texte, comparé aux hauts faits des autres régiments, pourrait apparaître « un peu terne » ; ils prétendent qu'on estime à tort les territoriaux « tout juste bons, avant la guerre, à garder les forts de l'intérieur ». De fait leur rôle consiste « à établir des retranchements et des emplacements de batterie ». Les territoriaux font « presque exclusivement le métier de terrassiers ». D'ailleurs, sur la page de couverture de *l'Historique* apparaît un soldat armé... d'une pioche. Entre-temps, pour rompre la monotonie, on sacrifie parfois aux plaisirs de la chasse ou de la pêche car « le gibier pullulait dans les bois, le poisson foisonnait dans les étangs ».



Le 67^e Territorial pendant la Grande Guerre, Poitiers, imprimerie L'Union, 1920.
Page de couverture.

Mais dès le début du mois de décembre 1914, la guerre ayant déjà fait de nombreuses victimes, la donne change. Des soldats âgés sont affectés dans des régiments de premières lignes, des régiments territoriaux gagnent le front. Le 67^e régiment territorial d'infanterie, cessant d'être affecté à la défense de Paris, entre dans une « ère nouvelle » : les « figurants »

⁴⁰ *Le 67^e Territorial pendant la Grande Guerre*, Poitiers, imprimerie L'Union, 1920, pour toutes les citations de ce paragraphe et des deux suivants.

deviennent des « acteurs ». Si Antonin Blais reste au 67^e régiment territorial d'infanterie, son frère Louis passe au début du mois de février 1915 au 277^e régiment d'infanterie⁴¹ et son cousin Maximin au 8^e bataillon de chasseurs à pied le 10 juillet 1915⁴². Finie la planque, les trois hommes vont connaître la peur, confrontés à la maladie, la blessure ou la mort.

III – 1915 : DEUX DISPARITIONS

La disparition de Louis Blais.

L'aîné des fils Blais, Louis, se trouve au début du mois de février 1915 avec le 277^e régiment d'infanterie en Lorraine, entre Metz et Nancy. Il a 37 ans. Comme le rappelle l'*Historique* de son ancien régiment, il appartenait à « ces territoriaux de moins de 41 ans », ces « hommes d'âge déjà mûr » « habitués à commander » chez eux, qui « versés dans des régiments actifs » se retrouvent au contact d'enfants « de 19 à 20 ans » avec « souvent pour chefs, des jeunes gens de 25 ans ⁴³».

Le nouveau régiment de Louis Blais se trouve à l'est de Pont-à-Mousson. Au nord du bois de Juré, dans les trois hameaux d'Héminville, Xon et Norroy, de terribles affrontements ont lieu entre le 14 et le 16 février 1915 dans le but de gagner la ferme de Voivrolle aux mains des Allemands. Le *Journal des marches et opérations* du 277^e régiment d'infanterie donne une claire idée de la dureté des combats, notamment de l'attaque de la 24^e compagnie à laquelle appartient Louis Blais.

Le 14 février, à 19 heures, les 21^e et 24^e compagnies « attaquent vers Norroy par le versant est de Xon. Cette attaque menée dans l'obscurité la plus complète et dans un terrain inconnu était extrêmement difficile et ne peut atteindre son but⁴⁴ ». Au matin du 15 février, à 6 heures, commence une nouvelle « attaque sur Norroy, la 24^e compagnie à gauche, la 21^e au centre

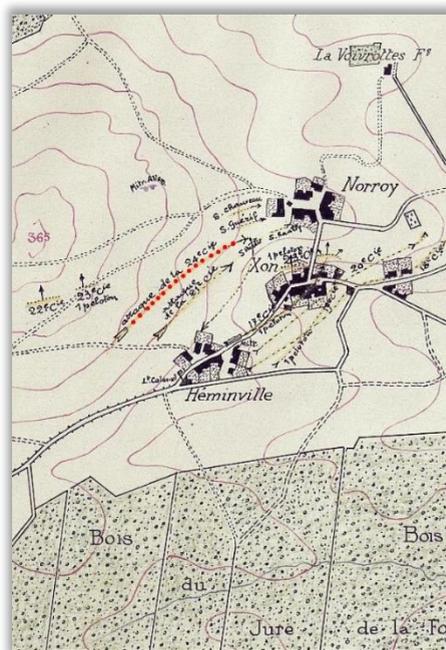
⁴¹ Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre matricule R 656/4, n°1756.

⁴² Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre matricule R 657/3, n°1378.

⁴³ *Le 67^e Territorial pendant la Grande Guerre, op. cit.*

⁴⁴ Site « Mémoire des hommes » : Journal des Marches et Opérations (désormais J.M.O.) : 26 N 736/8.

(...) Ce mouvement qui s'exécute lentement, gêné par des fils de fer, le tir très violent des mitrailleuses installées dans le bourg de Norroy et de l'artillerie ennemie de Cheminot amène nos compagnies à quelques centaines de mètres du village dont elles tentent l'assaut à la baïonnette. Les C^{ies} de gauche arrivent jusqu'à l'entrée ouest du village, mais ne peuvent y pénétrer (...) Elles subissent de grandes pertes⁴⁵. Toute la matinée, les C^{ies} de droite s'infiltrèrent lentement homme par homme ou par très petits groupes vers Norroy et s'établissent dans des tranchées à moins de 100 mètres du cimetière. La soirée du 15 février est employée à se fortifier dans les positions conquises⁴⁶ ».



Plan de la bataille de Norroy le 15 février 1915. Extrait du J.M.O. 26 N 736/8. En pointillés rouges, le parcours de la 24^e compagnie de Louis Blais.

Le lendemain, sur les mêmes lieux, les combats se poursuivent en mobilisant d'autres compagnies. Au terme de ces trois jours, le régiment comptabilise 104 morts, 413 blessés et 145 disparus. Or parmi ces derniers est justement mentionné le soldat Blais de la 24^e compagnie⁴⁷. Un mois plus tard, le 23 mars, grâce au *journal des marches et opérations*, on apprend qu'il a été retrouvé car il fait partie des « militaires blessés et évacués » qui ont été « décorés de la médaille militaire⁴⁸ ». Début avril, selon le journal officiel, qui fait l'éloge des médaillés, le Brétignollais Louis Blais est cité comme « un très bon soldat

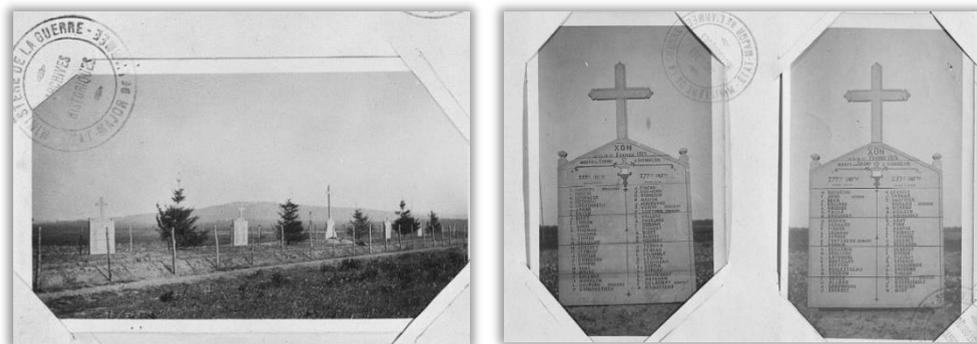
⁴⁵ Quelques pages plus loin, le J.M.O. donne plus de détails concernant la 24^e C^{ie} : les sections « prises de face et sur les deux flancs par des feux d'infanterie et de mitrailleuses perdent en quelques instants 1/3 de leur effectif, le commandant JALLAIS est gravement blessé (...) Elles doivent se terrer. Une partie des hommes peut être ramenée vers dix heures dans le village de Xon par le lieutenant Parent, les autres hommes, toujours sous le feu des mitrailleuses et des fusils ne peuvent rentrer qu'à la nuit ». Voir J.M.O. 26 N 736/8.

⁴⁶ J.M.O. : 26 N 736/8.

⁴⁷ *Ibidem*

⁴⁸ J.M.O. : 26 N 736/9. Trois militaires blessés de la 24^e compagnie sont décorés : le sergent JOUBERT, le caporal HARDY et le soldat BLAIS.

(qui) s'est toujours montré plein d'énergie et de bravoure ». On ajoute qu'il « a été grièvement blessé à l'attaque d'une position fortement défendue ⁴⁹ ». De quelle blessure s'agit-il ? Le registre matricule nous permet d'en savoir un peu plus, car il révèle une « amputation (de la) jambe droite au 1/3 inférieur ». Pour Louis Blais, la guerre est finie et, par un décret du 3 décembre 1915, il peut recevoir une « pension de retraite⁵⁰ ». Mais si Louis rentre à Brétignolles, son frère Antonin n'a pas cette chance⁵¹.



Photographies du monument aux morts édifié sur le lieu de la bataille de Norroy – Xon en février 1915 : vue d'ensemble et détails. Extrait du J.M.O. 26 N 736/8.

La disparition d'Antonin Blais

Appartenant toujours au 67^e régiment territorial d'infanterie, Antonin Blais participe à la seconde bataille de Champagne en septembre-octobre 1915⁵². L'artillerie entre en action dès le 22 septembre : « une terrible canonnade se fait entendre sur tout le front », écrit dans son carnet de guerre le sergent Edouard Mattlinger du 132^e régiment d'infanterie⁵³. Trois jours plus tard, l'offensive est déclenchée sur un front de 25 kilomètres, entre Auberive et Ville-sur-Tourbe, dans un paysage crayeux, creusé çà et là de dépressions de terrain et bordé au nord-est par l'Argonne. Antonin Blais se trouve vers Souain. Grâce au sergent Mattlinger, on apprend que le 25 septembre ce lieu « se trouve violemment bombardé. Nous sommes

⁴⁹ J.M.O. : 26 N 736/9.

⁵⁰ Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre matricule R 656/4, n°1756.

⁵¹ Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre matricule R 657/3, n°1382.

⁵² La seconde bataille de Champagne fait un peu moins de 28 000 tués, 98 000 blessés, 53 500 prisonniers et disparus du côté français ; des pertes beaucoup plus faibles du côté allemand. Le front a progressé de 3 à 4 km mais la rupture n'a pas été réalisée.

⁵³ Voir le site : <http://www.chtimiste.com/carnets/mattlinger1915.htm>

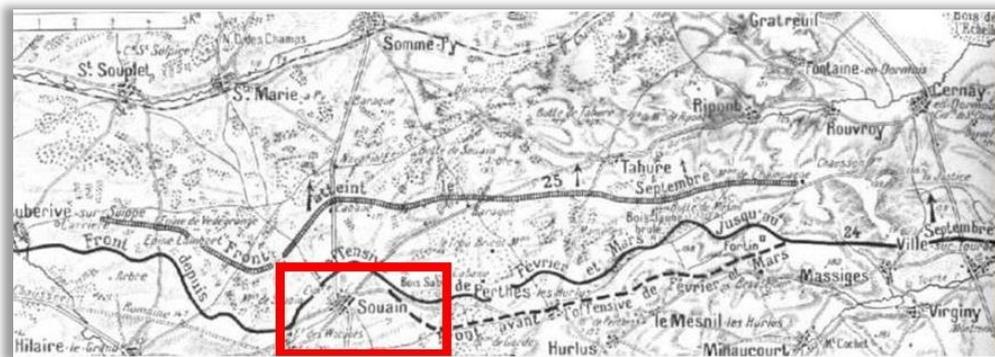
obligés de nous servir de nos lunettes et de nos masques respiratoires, car l'ennemi nous envoie des obus à gaz suffocant ». C'est dans ce secteur qu'Antonin Blais est tué le 27 septembre 1915⁵⁴.



Photographie d'Antonin Blais – médaillon sur sa tombe.
Cliché de l'auteur.

À ce moment-là, Maximin Blais n'est pas très loin, car le 8^e bataillon de chasseurs à pied se trouve en septembre à Auberive, à l'ouest de Souain, depuis le soir du 24 septembre⁵⁵. A-t-il appris les mauvaises nouvelles ? En tout cas, pour lui, la guerre continue.

Antonin Blais laisse derrière lui une veuve de 35 ans, Victorine Proutière qu'il avait épousée juste avant la déclaration de guerre. À Brétignolles, Rose Blais retrouve en fin d'année un mari vivant, mais amputé. Il est possible que la guerre ait incité Joséphine



Plan de la bataille de Champagne en septembre 1915. Encadré en rouge, le lieu où Antonin Blais trouve la mort.

Blais, la femme de Séraphin Garreau, à revenir dans sa famille à La Faye. Car depuis août 1914, elle est seule avec sa fille Renée âgée de cinq ans et son fils Camille à deux ans seulement⁵⁶. L'année 1915 est aussi un temps

⁵⁴ Mairie de Brétignolles : registre des décès, année 1915, n°19.

⁵⁵ *Historique du 8^e bataillon de chasseurs à pied pendant la guerre 1914-1918*. Imprimerie Berger-Levrault, Nancy-Paris-Strasbourg, sans date. C'est au soir du 24 septembre 1915 que le 8^e quitte le camp de Mourmelon-le-Grand pour se rendre dans le secteur d'Auberive.

⁵⁶ Un retour à Brétignolles d'autant plus probable que, encore « bressuirais » en 1912,

d'incertitudes à La Faye. Les deux jumeaux, Henri et Paul Blais, nés en 1896, sont en âge d'aller à la guerre. Le premier est préservé. Ayant une « bronchite suspecte », il est « ajourné » puis exempté en 1916⁵⁷ ; il échappe donc au conflit. Le second, apte au service, est incorporé le 10 avril 1915 au 77^e régiment infanterie⁵⁸ qui se bat en Flandre et en Artois entre avril et décembre 1915.



Paul Blais vers 1915.
Coll. famille Humeau

IV – 1916 : DANS L'ENFER DE VERDUN

L'année 1916 est marquée par deux grandes batailles : celle de Verdun où le général von Falkenhayn veut, à partir de février, percer le front par une « kolossale » offensive, et celle de la Somme où, dès juillet, l'armée franco-britannique lance ses forces à l'assaut des tranchées ennemies.

Joseph et Maximin, Eugène et Paul Blais à Verdun

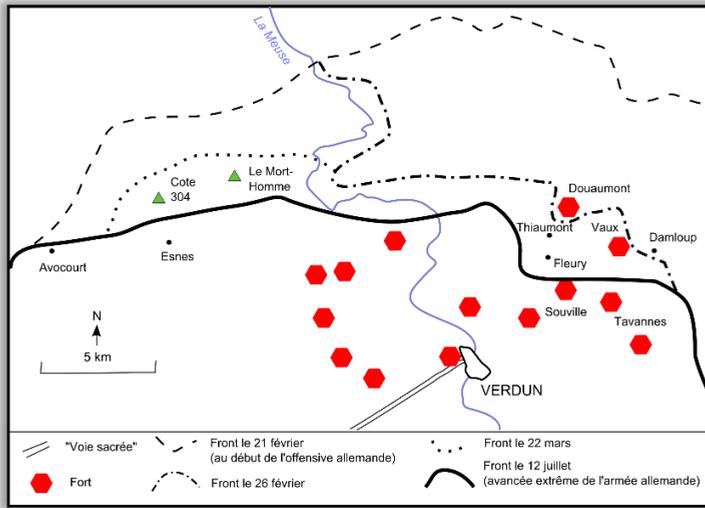
Au printemps 1916, le 90^e régiment d'infanterie est dans la Meuse. Comme position, il tient la « cote 304 », située à une quinzaine de kilomètres à l'ouest de Verdun. Joseph Blais s'y trouve le 3 mai pour son malheur⁵⁹. Car ce jour-là, soixante-quinze batteries allemandes concentrent leurs feux sur

Séraphin GARREAU apparaît sur le registre paroissial de Brétignolles en 1917.

⁵⁷ Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre matricule R 707 n° 1640.

⁵⁸ Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre matricule R 707, n° 1641.

⁵⁹ Mairie de Brétignolles : registre des décès, année 1921, n°8.



Verdun entre le 21 février et le 12 juillet 1916.

Carte de Jean-Bernard Delchéry

cet endroit « qui n'est plus qu'un nuage de poussière et de fumée⁶⁰ ». Sans doute n'a-t-on jamais retrouvé le corps du soldat brétignollais⁶¹. Dans ses Mémoires, intitulés *Cinquante ans après*, Albert Le Flohic qui appartient au troisième bataillon de ce même régiment décrit cette funeste journée : « Mercredi 3 mai. 6 heures du matin. Le bombardement reprend. D'abord ce ne sont que quelques 280 sur les premières lignes. Puis vers 7 heures, le tir reprend de l'intensité (...). Les premières lignes sont pilonnées sans arrêt. Quel va être le bilan des pertes ce soir au bataillon ? Lentement la journée passe. J'ai le cafard (...). La nuit vient (...). Nos pertes sont extrêmement importantes en tués et en blessés. Les hommes n'en peuvent plus et les plus cuirassés sont à leur tour démoralisés par ce feu d'enfer qui les hache sur place⁶² ». Ce pilonnage de l'artillerie précède les assauts qui ont lieu les jours suivants ; ils durent jusqu'au 20 mai.

Eugène Blais, du 4^e régiment de Zouaves, arrive sur les lieux le 30 mai 1916. « Des tonnes d'acier tombent sur 304⁶³ », bouleversant le

⁶⁰ Site : <http://www.chtimiste.com/> : la bataille de Verdun.

⁶¹ Il est déclaré mort seulement en 1921 par le tribunal de Bressuire et sa tombe n'est pas dans le cimetière de Brétignolles.

⁶² *Carnets de Verdun*, anthologie présentée par Laurent LOISEAU et Géraud BÉNECH, Paris, Libro, citation p. 49-50.

⁶³ *Historique du 4^e régiment de Zouaves*, *op.cit.*, pour les citations de ce paragraphe et des trois suivants.



**Trois photographies de la « cote 304 »
aujourd'hui.**

Clichés de l'auteur.

paysage : « la terre a cet aspect lunaire. À la tombée de la nuit le spectacle devient effrayant ! ». « Et comme si ce n'était pas assez de misère, la pluie s'ajoute encore aux souffrances des Zouaves ». « Tous les jours la liste des morts et des blessés s'allonge ». Sous les obus ennemis, dans « un des secteurs les plus durs » de la rive gauche, le régiment reste jusqu'au 12 juillet. Du 13 juillet au 4 août, les soldats vont se reposer de leur fatigue à l'arrière, aux environs de Revigny ou Rancourt, Des renforts arrivent, des permissionnaires partent ; on organise des jeux, des séances sportives et récréatives, des concours de tir au fusil et à la mitrailleuse, pour ne pas perdre la main et entretenir le moral...

Car dès le 4 août, le régiment se positionne sur la rive droite, vers Souville, non loin de Thiaumont et Fleury tombés aux mains des Allemands. Et la folie



**Thiaumont aujourd'hui : un paysage « lunaire »
où les trous d'obus sont encore visibles.**

Cliché de l'auteur.

furieuse reprend, la violence se déchaîne à nouveau avec des combats au corps à corps - « dans ce terrain bouleversé (...) les Zouaves et les Allemands, mélangés, confondus en une masse tourbillonnante se fusillent à bout portant » pendant que les « obus des deux artilleries tombent au milieu des deux troupes ». Le pilonnage dépasse « en violence les bombardements de la cote 304 ». Le 17 août, après douze jours de lutte intense, les Zouaves sont relevés. À Tronville-en-Barrois, sur les rives de l'Ornain, au sud de Bar-le-Duc, le régiment se repose jusqu'au 21 octobre. Les soldats qui ont connu l'enfer « s'ébattent dans les eaux de l'Ornain, ils pénètrent dans l'intimité des maisons villageoises (...). On chante, on s'amuse et la gaîté règne ». Le 4^e régiment de Zouaves connaît donc une alternance de combat et de repos, de violence inouïe et de calme nécessaire. Et si Eugène Blais ne repart pas vers Douaumont le 21 octobre, c'est qu'il est muté dans l'artillerie... qui reste à Tavannes, dans le même secteur⁶⁴.

Que fait Paul Blais, le jeune frère d'Eugène ? Passé au 405^e régiment d'infanterie de mars à juillet 1916⁶⁵, il se retrouve lui aussi à Verdun. Entre le 21 et 23 juin, il se bat vers le bois de Vaux-Chapitre et Fleury, un village qui est rayé de la carte. Passé dans le 39^e régiment d'infanterie en juillet 1916, il reste dans le même secteur jusqu'en novembre.

Quant au cousin Maximin Blais, son régiment reste trois mois à Verdun, entre le 10 mars et le 29 mai. Durant cette période, Maximin monte trois fois au front : vers Thiaumont, non loin de Douaumont, du 10 au 31 mars ; au Mort-Homme du 8 au 10 avril et du 13 au 29 mai. Séjours extrêmement violents comme l'atteste *l'Historique* pour la deuxième période : « Après un bombardement intense, l'attaque allemande s'était déclenchée à midi. Pendant quatre heures, ce fut un combat d'un acharnement inouï. Suivant la première vague des grenadiers, les colonnes ennemies s'étaient précipitées, la baïonnette haute, contre nos tranchées, où nos chasseurs les attendaient et les reçurent à coups de mitrailleuses et de fusil, puis la lutte s'acheva en corps à corps, en véritable mêlée ⁶⁶ ». Entre

⁶⁴ Il passe au 22^e régiment d'artillerie le 29 septembre 1916, puis au 115^e régiment d'artillerie lourde le 9 octobre.

⁶⁵ Régiment dissout en juillet 1916.

⁶⁶ *Historique du 8^e bataillon de chasseurs à pied...*, *op. cit.*

chaque période de combat, la troupe se replie vers Bar-le-Duc pour se reposer, se reconstituer et repartir à l'assaut.

À l'hôpital

Le régiment de Maximin Blais part pour la Picardie où est déclenchée en juillet une grande offensive franco-anglaise. Mi-septembre Maximin est dans l'Oise. Là il découvre « au passage, ces nouvelles machines, ces bizarres tanks dont on commence à parler. Dans la nuit du 19 au 20 septembre, le bataillon traverse les champs de bataille des journées précédentes : Maricourt, Maurepas, Le Forest. Le 20 au matin, il occupe ses positions devant Rancourt qu'il aura mission d'attaquer le 25. Il semble que les Boches sentent l'imminence d'un nouveau coup de bélier. Ils essaient de le parer par un violent bombardement d'obus de gros calibre et d'obus asphyxiants qui précède une très grosse attaque d'infanterie. Ce bombardement fait quelques victimes, mais n'ébranle la confiance d'aucun chasseur. Le 25 septembre, le bataillon se trouve rassemblé, dès 3 heures du matin, dans la tranchée de départ. L'aumônier passe dans tous les rangs et absout les chasseurs qui se signent. La majestueuse simplicité de ce geste laisse entendre à tous que l'affaire va devenir sérieuse »⁶⁷. Mais Maximin évite cet assaut. Car « malade », il est « évacué » ce jour-là.

Mal en point, Maximin ne participe pas à la terrible bataille de la Somme. Mieux, il échappe à la guerre. Hospitalisé à Meung-sur-Loire, puis à Saint-Gaudens en novembre 1916, à Foix en décembre 1916 et à La Roche-sur-Yon en juillet 1917, il est finalement réformé le 27 août 1917 pour « faiblesse de la paroi abdominale »⁶⁸. Pour lui, enfin, la guerre s'achève.

V – L'ANNEE 1917 : LES MALHEURS DE SÉRAPHIN GARREAU ET DE PAUL BLAIS

Joséphine Blais espère peut-être que son mari reste protégé par sa situation. Car il appartient à la 9^e puis à la 5^e section des commis et ouvriers

⁶⁷ *Ibidem.*

⁶⁸ Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre matricule R 657/3, n°1378.

militaires de l'administration. Son activité – de boulangerie ? - au sein de l'intendance le protège-t-il pour autant ? Le 2 février 1917 Séraphin Garreau passe à la 15^e section basée à Marseille. C'est dans ces circonstances qu'il monte à bord du Colbert.

Le naufrage du Colbert

Construit en 1908, ce navire de commerce appartient à la Compagnie Havraise Péninsulaire. Guerre oblige, il est réquisitionné à La Rochelle en 1915. L'année suivante, le 6 avril, le bateau est agressé. Il repousse au canon une attaque du sous-marin allemand *U 39*⁶⁹. Le combat dure deux heures. Touché huit fois, il est finalement secouru par des patrouilleurs de la Marine Nationale. Le navire devient un ravitailleur de l'armée d'Orient en 1917⁷⁰ et c'est à ce moment que Séraphin monte à son bord. Le Colbert quitte Marseille le 28 avril 1917, en convoi avec L'Himalaya, qui transporte des troupes à destination de Salonique. Son commandant, François Commelin de Lavole, est secondé par Frédéric Rouillé. L'équipage est composé de 48 hommes chargés de 152 passagers.

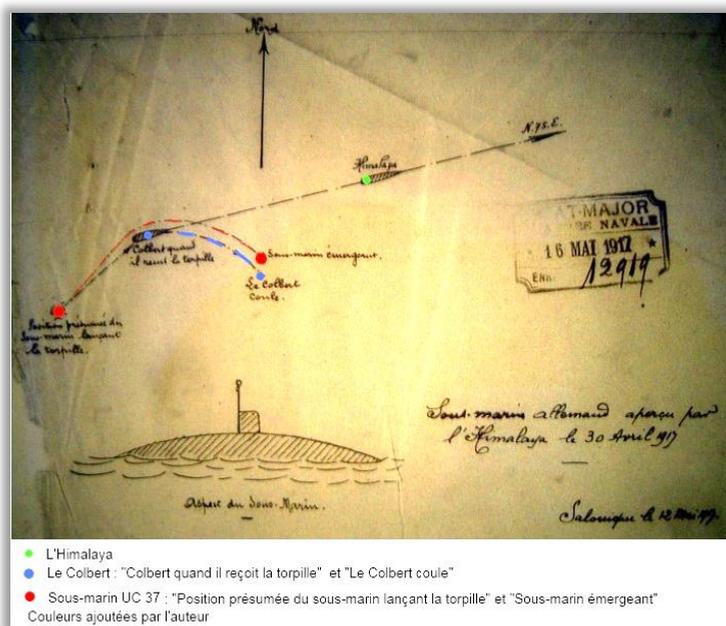
Le 30 avril, à 10 heures, alors que la mer est un peu houleuse, le convoi se trouve au nord-est du cap Rose, à vingt kilomètres du port de Bône (Annaba aujourd'hui)⁷¹. L'Himalaya est en tête, le Colbert en seconde position le suit à 800 mètres. Le temps est beau et la visibilité plutôt bonne. Soudain, le canonier Salabert voit à 60 mètres sur tribord le sillage d'une torpille. Il sonne la cloche de brume. L'officier de quart, le deuxième lieutenant Gautier, met la barre toute à droite, mais il est trop tard. La torpille frappe le navire entre les cales 3 et 4, à quatre mètres sous la flottaison. L'eau envahit immédiatement les machines par le tunnel, avec une telle rapidité que les mécaniciens et les chauffeurs ne songent qu'à se sauver, laissant les machines en marche. L'officier de quart fait tinter la cloche pour appeler aux postes d'abandon. Il tente de diriger les opérations de

⁶⁹ Événement relaté dans *Le Temps*, n° 20 023, du mardi 2 mai 1916, dans la rubrique « Sur mer », p. 1.

⁷⁰ Par exemple, le 17 janvier 1917, il quitte Marseille avec le 37^e régiment d'infanterie coloniale à destination de Salonique où il arrive le 24 janvier. Le **Colbert est mentionné** dans le J.M.O. du 37^e R.I.C.

⁷¹ Informations prises sur le « forum Pages 14-18.com » : les combattants & l'histoire de la Grande Guerre. Merci aux contributeurs de ce forum pour la qualité de leurs recherches entre janvier 2008 et mars 2018.

sauvetage, mais il doit quitter la passerelle, le navire s'enfonçant rapidement. L'eau sort déjà par les manches du château une minute après l'explosion. Les officiers et l'équipage tentent de rassurer les passagers et de mettre à l'eau les embarcations et les radeaux. Mais le sauvetage est difficile en raison de la frayeur des passagers et de la rapidité avec laquelle le navire s'enfonce. L'ordre de stopper n'ayant pas été donné, les embarcations chavirent et les radeaux s'éloignent de ceux qui se jettent à la mer pour les rejoindre. Sur quatre embarcations, une seule peut être utilisée. En fait, les naufragés doivent surtout leur salut aux ceintures de sauvetage et aux divers engins flottants, bottes de paille, planches, auxquels ils s'accrochent. Le Colbert disparaît cinq minutes seulement après l'explosion de la torpille.

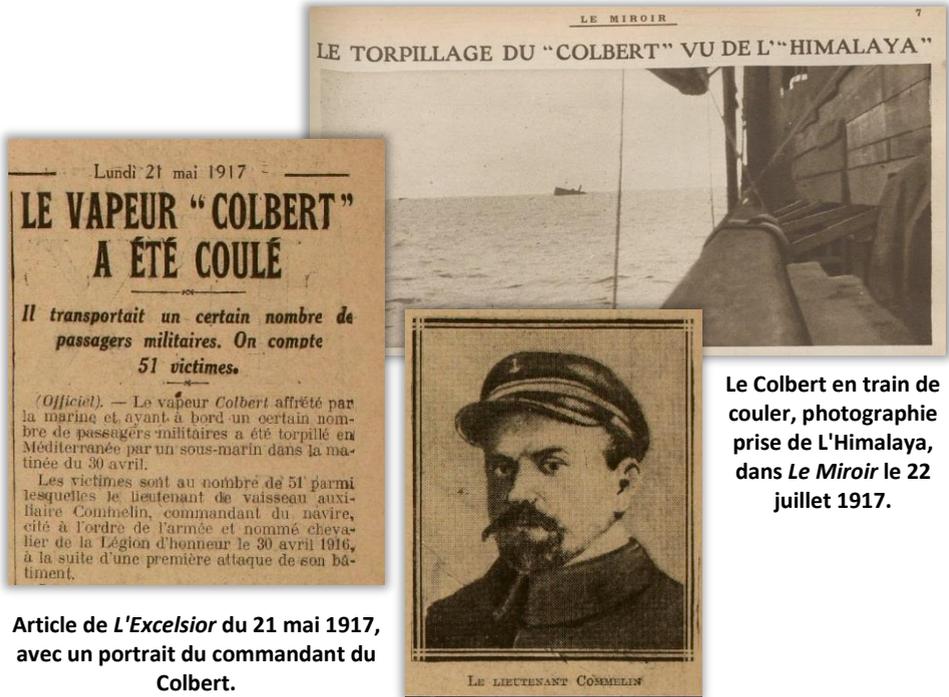


Plan de l'attaque du Colbert en mai 1917

À 10 heures et demie, le sous-marin allemand *UC 37* émerge. Il y a deux hommes sur le kiosque dont un officier, sans doute le commandant qui parle français⁷². Il demande le nom du navire. On lui répond « Le Colbert ». Le sous-marin reste en surface une dizaine de minutes au milieu des épaves. Puis il s'éloigne vers l'Ouest, en surface, à 10 heures 40. C'est

⁷² Otto LAUNBURG, commandant du sous-marin.

alors qu'un chalutier arrivant de l'est ouvre le feu et trois obus tombent entre 10 et 30 mètres du sous-marin. Celui-ci plonge aussitôt, en moins de deux minutes. Ce bateau, L'Alcyon, recueille les naufragés. Dix hommes du Colbert, dont le commandant, et quarante-huit passagers disparaissent ; parmi eux Séraphin Garreau⁷³. Le navire arrive à Bône à 17 heures. Le mois suivant, à Salonique, est dressé un plan de l'attaque du convoi et les journaux s'emparent de l'événement : *L'Excelsior* le 21 mai, avec un portrait du commandant défunt⁷⁴, et *Le Miroir* le 22 juillet avec une photographie prise de L'Himalaya montrant le Colbert en train de couler ⁷⁵.



Article de *L'Excelsior* du 21 mai 1917, avec un portrait du commandant du Colbert.

Le Colbert en train de couler, photographie prise de L'Himalaya, dans *Le Miroir* le 22 juillet 1917.

La mutinerie ou la médaille : Paul Blais dans le 39^e régiment d'infanterie

Sur terre, en avril-mai 1917, a lieu l'offensive du chemin des Dames. Cette tentative de rupture du front allemand entre Soissons et Reims, en direction de Laon, se fait sous les ordres du général Nivelle. C'est un

⁷³ Au moins quatre autres soldats de la 15^e section des commis et ouvriers militaires d'administration, signalés sur le forum, meurent lors de ce naufrage.

⁷⁴ *L'Excelsior*, n°2379, lundi 21 mai 1917, p. 2.

⁷⁵ *Le Miroir*, n° 187, dimanche 22 juillet 1917, p. 7.

désastre et le 15 mai Philippe Pétain remplace Nivelle complètement discrédité. Pire, le front est secoué par des mutineries : 113 incidents ont été comptabilisés entre le 29 avril et le 5 septembre 1917⁷⁶. Ces refus d'obéissance touchent des troupes au repos, à l'arrière-front souvent, que l'on veut renvoyer à l'assaut. Or le régiment de Paul Blais, qui était au sud-est de Verdun en mai, gagne la zone dès juillet et connaît lui aussi des contestations.

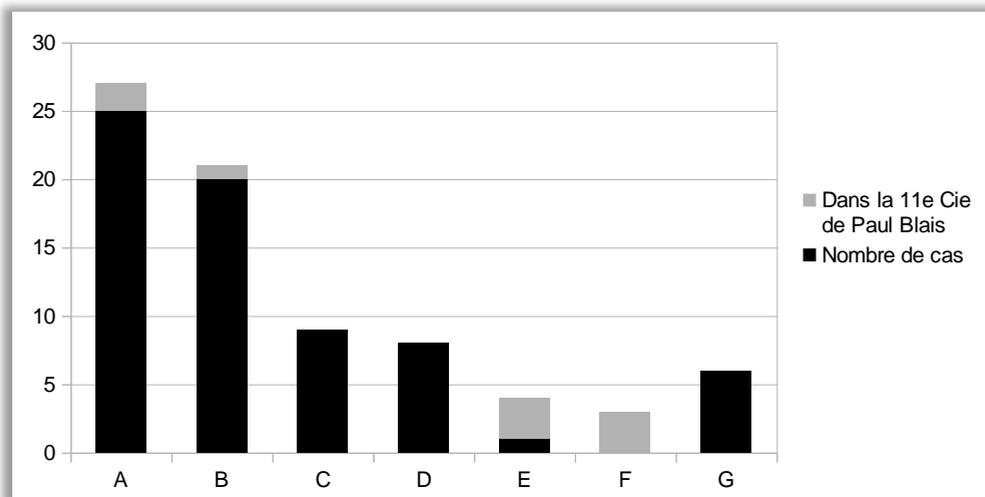
En atteste le *Journal des Marches et Opérations* du 39^e régiment d'infanterie⁷⁷. En six mois, entre le 1^{er} mai et le 31 octobre 1917, les conseils de guerre impliquent 68 soldats. Dans ce régiment, composé de trois bataillons et commandé par le colonel Louis Gibon-Guilhem, presque toutes les compagnies sont touchées⁷⁸. La 11^e, qui est celle de Paul Blais, est concernée avec 6 cas. C'est en juillet que la répression militaire est la plus forte : 22 soldats sont impliqués. Que reproche-t-on aux poilus ? Dans plus de 60 % des cas, le motif de l'inculpation est la « désertion à l'intérieur en temps de guerre » ou bien « l'abandon de poste ». Viennent ensuite comme raisons : le « refus d'obéissance sur un territoire en état de guerre » et les « outrages par paroles, gestes et menaces envers un supérieur ». En revanche les « cris » ou « chants séditieux », parfois accompagnés de « provocations de militaires à la désobéissance par discours et cris proférés dans un lieu public », restent rares. Ces derniers motifs apparaissent surtout dans la compagnie de Paul Blais. Le 2 juillet 1917, par exemple, ils concernent les soldats Pierre Verdière, Henri Margoux et Paul Lemoulinier de la 11^e compagnie qui sont condamnés à plusieurs années de prison (deux ou cinq) et une amende (100 ou 500 francs).

⁷⁶ Ils concernent entre 40 000 et 80 000 soldats, soit un homme sur 15 ou 20. Sur ce sujet, voir Antoine PROST, « Mutineries de 1917 : sortir des idées reçues », *L'Histoire* n°433, mars 2017, p. 12-19.

⁷⁷ *L'Histoire sommaire du 39^e régiment d'infanterie pendant la Grande Guerre*, publié à Rouen en 1934, occulte cette année 1917. À la lecture du J.M.O. (26 N 618/8 et 9), répertoriant minutieusement les séances des conseils de guerre, on comprend mieux cet « oubli ».

⁷⁸ Voir l'annexe n°1.

Motifs des condamnations des mutins du 39^e régiment d'infanterie



A	Désertion à l'intérieur en temps de guerre
B	Abandon de poste sur un territoire en état de guerre
C	Refus d'obéissance à un ordre de service à lui donné par un chef sur un territoire en état de guerre
D	Outrages par paroles, gestes et menaces envers un supérieur
E	Cris et chants séditieux dans un lieu public
F	Provocation des militaires à la désobéissance par discours et cris proférés dans un lieu public
G	Autres

Tous les soldats impliqués, sauf un, écopent d'une peine qui va de quinze jours de prison avec sursis⁷⁹ à dix ans de travaux forcés⁸⁰. Aucune condamnation à mort⁸¹ n'est prononcée dans le 39^e régiment d'infanterie, mais un tiers des soldats inculpés se voit condamner aux travaux forcés, à cinq ans dans la moitié des cas. Il est vrai que dans un tiers des cas – 23

⁷⁹ Le soldat Auguste AZIA, de la 1^{ère} compagnie, est condamné pour « dissipation d'une pelle-bêche à lui remise pour le service » le 23 septembre 1917.

⁸⁰ Le soldat Marcel ROUTIER, de la 3^e compagnie, est condamné pour « 1 - refus d'obéissance à un ordre de service à lui donné par un chef sur un territoire en état de guerre ; 2 - outrages par paroles, gestes et menaces envers un supérieur à l'occasion du service ».

⁸¹ Au total, il y eut 26 fusillés sur un total de 500 condamnations à mort. Antoine PROST, « Mutineries de 1917... », *op. cit.*

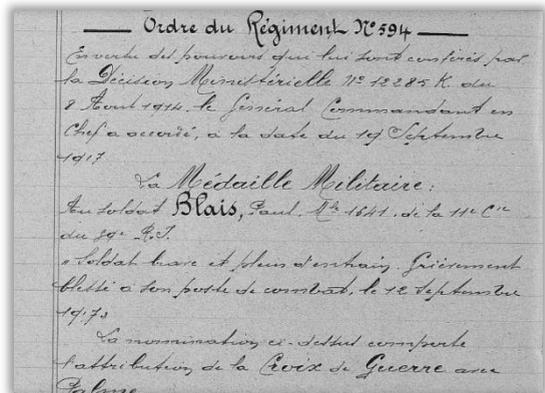
sur 68 – la peine est assortie d'un sursis. Par ailleurs, dans 18 cas, « l'exécution du jugement est suspendue jusqu'à la fin des hostilités » et, pour casser l'esprit de révolte au sein du 39^e régiment d'infanterie, nombre de soldats sont réaffectés dans un autre régiment : 20 soldats sont envoyés dans le 239^e et 20 autres dans le 407^e.



Photographie de propagande : Pétain au milieu de ses soldats. *Le Miroir* du dimanche 14 octobre 1917, n°203, p. 5.

Organisateur de la répression, Philippe Pétain use habilement de la carotte comme du bâton. Au milieu de cette période, le 23 août 1917, il vient voir le 39^e régiment. Est-ce un hasard si quelques jours plus tôt, un soldat – et c'est le seul – est acquitté ? Le 16 août 1917, en

effet, Paul Vacandare, de la 9^e compagnie, est « reconnu non coupable ». Il est vrai qu'*a posteriori* le motif - « avoir pêché à l'aide de grenades chargées d'explosifs » - ne semble pas très grave. Quoi qu'il en soit, Philippe Pétain vient féliciter ses troupes, « après avoir pris connaissance des actions de guerre auxquelles le 39^e R.I. a participé depuis le début de la campagne » et il décide « que ce régiment serait l'objet d'une citation à l'ordre de l'armée ». Il couvre « d'éloges (...) les officiers, sous-officiers, caporaux et soldats » pour « les qualités dont (ils) font constamment preuve et surtout dans les circonstances les plus critiques ». Et le *Journal des Marches et Opérations* du 39^e régiment d'infanterie, dans une sorte de va-et-vient bipolaire alterne conseils de guerre et décorations. Or parmi les soldats médaillés pour leur dévouement il y a justement Paul Blais. Selon l'ordre du



Paul Blais décoré : ordre du régiment n°594. Extrait du J.M.O. : 26 N 618/9

régiment n°594, le « général commandant en chef » accorde la médaille militaire à ce « soldat brave et plein d'entrain » et lui attribue la croix de guerre avec palme.

Paul Blais n'a pas démerité. Il a payé de sa personne. D'ailleurs, on précise qu'il a été « grièvement blessé à son poste de combat le 12 septembre 1917 ». Cette date pose problème, car le registre matricule avance plutôt la date du 11 septembre pour sa blessure à Hurtebise. Or, pour ces deux dates, le *Journal des Marches et Opérations* mentionne une « journée calme ». Seuls le 8 et le 13 septembre sont marqués respectivement par « un violent bombardement par obus à gaz » et un « bombardement dans l'après-midi par obus et torpilles ». Quoiqu'il en soit, Paul souffre d'une « plaie pénétrante (dans la) région lombaire par éclat d'obus et bombe ». Si le jeune soldat est évacué de la zone des combats, il n'en a pas pour autant fini avec la guerre.

VI – 1918 : MOURIR OU BIEN REVENIR

Quand Joséphine apprend-elle la mort de son époux ? Dès la fin de l'année 1917, quand le curé Soucheleau le note à la fin de son registre paroissial, ou bien le 9 avril 1918 lorsque le tribunal de Marseille fixe par jugement la date officielle de son décès au 30 avril 1917, jour de sa disparition en mer. C'est un triste printemps, d'autant plus morose que le malheur s'acharne sur la famille.

Mourir à l'hôpital ou à la maison

Hospitalisé après sa blessure, Paul Blais ne revient pas à Brétignolles. Mais le 27 mars 1918, il est proposé pour la réforme par une commission spéciale qui signale alors une inquiétante « tuberculose pulmonaire ». Malheureusement quelques semaines plus tard, le 16 avril, il meurt des « suites de maladie » à l'hôpital complémentaire n°15 de Fontainebleau. Derrière cette « maladie » affectant les poumons n'y a-t-il pas la grippe espagnole ? Il est vrai que cette pandémie touche la France

surtout durant l'hiver 1918-1919⁸². Le corps rapatrié est enterré dans le cimetière de Brétignolles où un médaillon – aujourd'hui à demi effacé – montre le visage d'un jeune homme de 22 ans, arborant fièrement sur sa poitrine la médaille militaire et la croix de guerre. Son régiment, le 39^e d'infanterie, était aussi celui de Roland Lécavelé, alias Dorgelès, auteur du roman *Les croix de bois*, publié dès 1919.



Photographie de Paul Blais – médaillon sur sa tombe et ses deux médailles.

Cliché de l'auteur



Photographie d'Eugène Blais – médaillon sur sa tombe.

Cliché de l'auteur

Reste Eugène Blais qui était passé dans l'artillerie à la fin du mois de septembre 1916⁸³. Est-il revenu à Brétignolles blessé ? Le registre matricule ne dit rien à ce sujet. Pourtant le curé de Brétignolles précise qu'il est décédé le 1^{er} octobre 1918 « des suites de ses blessures dans sa famille⁸⁴ » où, précise le secrétaire de marie, il était « en convalescence⁸⁵ ». Quelques semaines plus tard, le 11 novembre 1918, l'armistice est enfin signé.

Le retour d'un prisonnier

En cette tragique fin d'année 1918, Marie Blais a-t-elle des nouvelles de son fiancé Joseph Bellion ? Mobilisé le 1^{er} août 1914, ce réserviste a

⁸² Les deux pics de cette épidémie, qui fait 210 900 victimes en France, sont octobre 1918 et février-mars 1919. Cf Pierre DARMON, « La grippe espagnole submerge la France », *L'Histoire*, n°281, novembre 2003, p.79-85 ; du même auteur, « Une tragédie dans la tragédie. La grippe espagnole », *Annales de démographie historique*, 2000-2, p.153-174.

⁸³ Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre matricule R 669/3, n° 1489.

⁸⁴ Registre paroissial : « liste des soldats morts et dont le décès a été connu officiellement pendant l'année 1918 », n°8.

⁸⁵ Mairie de Brétignolles : registre des décès, année 1918, n°11.

disparu dès le 22 août à Saint-Vincent⁸⁶, au sud-ouest de la Belgique, non loin du Luxembourg. A-t-elle pensé qu'il était mort ? Car ce jour, on le sait aujourd'hui, a été une véritable hécatombe⁸⁷. A-t-il écrit rapidement pour la rassurer en lui signalant qu'il était « prisonnier à Charleroi⁸⁸ » ? En tout cas, on peut imaginer l'angoisse de la jeune femme. Le registre matricule affirme qu'il est resté ensuite « prisonnier à Stuttgart » jusqu'à la fin de la guerre⁸⁹. Et par une source postérieure au conflit, volontiers hagiographique, on apprend qu'il s'est montré rétif et a cherché à s'évader : « pendant 52 mois, il força l'admiration de l'ennemi par son patriotisme qui ne se démentit jamais, et lui valut de nombreux jours de cachot noir et le mauvais traitement de ses gardiens. Il a à son actif 3 tentatives d'évasion⁹⁰. »



Joseph Bellion. Photographie des années 1920 ou début de la décennie 1930.

Coll. famille Humeau.

Joseph Bellion n'est rapatrié qu'en décembre 1918. Et, on l'a vu, revenu à Brétignolles, ce charpentier se marie le mardi 15 juillet 1919, quelques jours après la signature de la paix. La vie reprend ses droits. D'ailleurs le 28 février 1921, sa femme Marie accouche d'une petite Paulette. Puis viendront Marie-Rose en 1922 et Jean en 1929, date de l'édification tardive du monument aux morts à Brétignolles.

CONCLUSION : HONORER LES MORTS

Sur les cinq garçons de la famille Blais de La Faye, un seul est totalement épargné : Henri, le jumeau de Paul. Louis Blais, le frère aîné qui a quarante ans en 1918, titube sur sa jambe de bois. Pour eux et leur sœur Joséphine, veuve Garreau désormais, commence le temps du deuil. Les

⁸⁶ Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre matricule R 667/3, n°1182.

⁸⁷ Voir Jean-Michel STEG, *Le Jour le plus meurtrier de l'histoire de France : 22 août 1914*. Paris, Fayard, 2013, 250 p.

⁸⁸ *Le combattant des Deux-Sèvres. Organe de l'Union nationale des combattants*, n° 170, mars 1934, p. 3 : compte rendu de la réunion du 14 janvier 1934.

⁸⁹ Arch. Dép. Deux-Sèvres : registre matricule R 667/3, n°1182.

⁹⁰ *Le combattant des Deux-Sèvres. Organe de l'Union nationale des combattants*, n° 170, mars 1934, p. 3 : compte rendu de la réunion du 14 janvier 1934.

corps, ramenés à Brétignolles, sont enterrés dans le nouveau cimetière. La tombe de ces « poilus morts pour la France » se distingue des autres caveaux. On a placé sous la croix, la photographie du jeune soldat en uniforme, comme c'est le cas pour Antonin, Eugène et Paul Blais. Pour Séraphin Garreau, en revanche, dont le corps a disparu, il ne peut y avoir de tombe. Difficile pour Joséphine et ses deux jeunes enfants, Renée et Camille, de se recueillir ; d'où l'importance du monument aux morts.

Dès 1922, le 11 novembre devient un jour férié et les anciens combattants peuvent se réunir pour entretenir le souvenir de ce qui doit être la « der. des ders » devant le monument aux morts. Mais à Brétignolles, à cette date, il n'existe pas encore... Pourtant les anciens « poilus » sont nombreux dans la commune. N'y a-t-il pas 38 soldats sur un total de 221 électeurs en mars 1919⁹¹ qui désirent profondément commémorer « leurs morts » ? Et la section brétignollaise des anciens combattants s'étoffe, car elle passe de 38 membres à l'origine à 68 au début des années 1930⁹². Elle constitue assurément un groupe de pression au sein de la commune.

Le 11 août 1929 est créée une commission composée de quatre membres du conseil municipal – dont le maire en exercice François Devanne et l'ancien Pierre Sachot – et de quatre anciens combattants : Louis Fabien, Ferdinand Clochard, Irénée Robin et Joseph Bellion. Ce dernier apparenté à la famille Blais est d'ailleurs le trésorier de la section brétignollaise. Le groupe ainsi constitué se penche sur la proposition du « monumentier » de Saint-Aubin-de-Baubigné : Auguste Sorin. Comme son croquis et son devis de 10 492 francs conviennent, la municipalité décide l'érection « sur la place publique du bourg » de ce « monument depuis longtemps désiré par la population⁹³ ». Et c'est dans un climat d'intense émotion que le monument est inauguré le dimanche 13 octobre 1929. Le compte rendu détaillé de cette cérémonie paraît dans *Le combattant des Deux-Sèvres* le mois suivant⁹⁴.

Le nom de Séraphin Garreau apparaît désormais au côté de ses trois

⁹¹ Arch. Dép. Deux-Sèvres : E dépôt 260. Liste des électeurs faite à Brétignolles, le 31 mars 1919.

⁹² *Le combattant des Deux-Sèvres. op. cit.*, n° 148, janvier 1932, p. 1.

⁹³ Mairie de Brétignolles : registre des délibérations municipales, séance du 11 août 1929.

⁹⁴ *Le combattant des Deux-Sèvres. op. cit.*, n° 129, novembre 1929, p. 1. Voir l'annexe n°2.

beaux-frères sur une stèle au cœur du bourg de Brétignolles. Et la vie reprend ses droits. Pour réparer ou remplacer sa prothèse de bois, Louis Blais, le marchand de bestiaux de La Faye, vient régulièrement au bourg voir le sabotier Camille Ruault. Lui aussi a souffert de la guerre ; il a une jambe raide à cause d'un éclat d'obus, reçu à Verdun sur la « cote 304 »⁹⁵. Louis Blais vient-il à pied ? En 1924, à La Faye, il y a trois voitures ; deux véhicules appartiennent au « marchand de bestiaux » – une Ford et une Sigma que, vraisemblablement, seul peut conduire son jeune frère Henri. Dans son *Histoire du département des Deux-Sèvres*, publiée en 1928, Georges Picard achève son livre sur une description de l'activité économique en constatant que la vente des bêtes a « tendance à se faire à domicile, les marchands de bestiaux visitant de plus en plus les fermes en automobile⁹⁶ ». Comme la vie, les affaires reprennent.

Désormais la population n'oublie pas chaque année, le 11 novembre, de se réunir pour commémorer l'armistice. À la fin de l'année 1938, l'événement prend une tournure plus solennelle en « raison des circonstances graves et des événements de septembre dernier ». Avec les inquiétantes revendications d'Adolf Hitler sur les Sudètes, suivies des accords de Munich, les anciens combattants ont « traversé un moment pénible ». Quelques mois plus tard, Louis Blais est honoré⁹⁷. *Le combattant des Deux-Sèvres* raconte ainsi l'événement : « le 29 janvier (1939), la section se trouve de nouveau réunie pour la remise de la Croix de la Légion d'Honneur à Blais Louis, grand mutilé, ancien soldat (amputé d'une jambe)... Groupés devant le monument aux morts de la guerre, Blais Louis fut fait Chevalier de la Légion d'Honneur (...) Cérémonie simple et émouvante s'il en fut, car devant le monument on pouvait lire les noms des trois frères et d'un beau-frère du nouveau légionnaire ». Antonin, Eugène, Paul et Séraphin ne sont pas oubliés, d'autant moins que « pendant cette cérémonie, il nous semblait que les âmes de ces glorieux morts devaient planer autour de leur frère pour le féliciter de la récompense si méritée qui lui était remise en ce jour ».

⁹⁵ Témoignage de son fils Camille RUAULT, le 3 août 2006.

⁹⁶ PICARD Georges, *Histoire du département des Deux-Sèvres (1790-1927)*, Niort, *Librairie Moderne A. Baussay*, 1928, p. 399.

⁹⁷ *Le combattant des Deux-Sèvres. op. cit.*, n° 223, février 1939, p. 4.

Annexe n°1 : les mutineries dans le 39^e régiment d'infanterie (1^{er} mai – 31 octobre 1917)

	Nombre de soldats jugés par un conseil de guerre		Mois de l'année 1917	Nombre de soldats jugés
1^{er} bataillon	22		Mai	5
C ^{ie} 1	4		Juin	9
C ^{ie} 2	5		Juillet	22
C ^{ie} 3	12		Août	8
C ^{ie} de mitrailleuses n°1	1		Septembre	10
2^e bataillon	23		Octobre	14
C ^{ie} 5	7		Total	68
C ^{ie} 6	10			
C ^{ie} 7	5			
C ^{ie} de mitrailleuses n°2	1			
3^e bataillon	21			
C ^{ie} 9	5			
C ^{ie} 10	10			
C ^{ie} 11	6			
C ^{ie} de mitrailleuses n° 3	0			
Indéterminé	3			
TOTAL	68			

Motifs des condamnations	Nombre de cas	%	Nombre de cas dans la 11 ^e Cie de Paul Blais
Désertion à l'intérieur en temps de guerre	27	34.5	2
Abandon de poste sur un territoire en état de guerre	21	27	1
Refus d'obéissance à un ordre de service à lui donné par un chef sur un territoire en état de guerre	9	11.5	
Outrages par paroles, gestes et menaces envers un supérieur	8	10	
Cris et chants séditionnels dans un lieu public	4	5	3
Provocation des militaires à la désobéissance par discours et cris proférés dans un lieu public	3	4	3
Autres	6	8	
Total	78 *	100	
* dans 10 cas sur 68, il y a deux motifs de jugement			

Durée des peines	Type de condamnations		Non coupable	Total
	Prison (avec sursis)	Travaux forcés (avec sursis)		
Moins de 1 an	17 (8)			
1	4 (1)			
2	9 (3)	2 (2)		
3	3 (2)	3 (1)		
4	2 (1)	4 (2)		
5 ans	6	11 (3)		
6		1		
7		1		
8				
9				
10 ans	3	1		
Total	44 (15)	23 (8)	1	68
%	64.5	34	1.5	100

Annexe n°2 : l'inauguration du monument aux morts de Brétignolles le dimanche 13 octobre 1929.

Brétignolles

Inauguration du monument aux morts de la guerre – Le dimanche 13 octobre, le petit bourg de Brétignolles, le matin de bonne heure, revêtait une animation peu coutumière, toute la population était en activité, pour orner la rue, et pavoiser les maisons, la journée s'annonçait belle, pour glorifier comme ils le méritent, ceux qui ont donné leur sang et leur vie, pour la défense du pays.

La section des Anciens Combattants se réunissait à la mairie, pour défilé avec le drapeau jusqu'à l'église.

La musique de Cerizay venue exprès pour la circonstance, fit l'admiration de l'assistance, par les jolis morceaux qu'elle exécuta sous l'habile direction de son chef, très à hauteur [*sic*] de sa tâche.

Le R. P. Baudouin, Ancien Combattant fit couler des larmes de bien des yeux, au cours de son sermon ; il rappela le souvenir de nos chers morts par quelques épisodes tragiques de la grande guerre 1914-1918. Après la messe la foule se rendit au pied du monument pour assister à sa bénédiction.

A 1 heure de l'après-midi, les sections des communes voisines arrivaient avec leur drapeau, pour accompagner leurs camarades anciens combattants de la commune à cette grande fête du souvenir.

Le défilé s'organisa.

En tête tous les enfants des écoles, sous la conduite de leurs maîtres et maîtresses, portaient chacun une petite gerbe de fleurs et une palme ; la musique, les sections d'Anciens Combattants et enfin la population.

Au pied du monument tout garni de fleurs et d'une couronne offerte par la section de Brétignolles, sous la présidence de M. de Lisle, Conseiller général.

M. le maire, remercia l'assistance et les habitants de la localité qui avaient si magnifiquement orné le bourg. Il remercia également MM. de Lisle, Saillard, Conseiller d'arrondissement et le R.P. Baudouin d'être venus rehausser l'éclat de cette fête. La musique de Cerizay pour son précieux concours, et M. Sarin [*sic*]⁹⁸, l'architecte du monument pour le travail précieux qu'il apporta dans l'exécution de son œuvre.

Une petite fille, pupille de la Nation, fit entendre un joli compliment, plein de souvenir paternel.

Après les discours d'usage, la journée se termina par un vin d'honneur offert par la municipalité à tous les invités. Brétignolles se souviendra longtemps de l'inauguration du monument aux morts de la guerre.

Le combattant des Deux-Sèvres. Organe de l'Union nationale des combattants,
n°129, novembre 1929, p.1

⁹⁸ Auguste SORIN, de Saint-Aubin-de-Baubigné



Monument aux morts de Brétignolles. Cliché de l'auteur.

